



2017

# La Femme Noire Âgée dans le Roman Francophone: entre Mouvoir et Miroir

Valentin Duquet  
*Syracuse University*

Follow this and additional works at: <http://trace.tennessee.edu/vernacular>

 Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

## Recommended Citation

Duquet, Valentin (2017) "La Femme Noire Âgée dans le Roman Francophone: entre Mouvoir et Miroir," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 2 , Article 8.

Available at: <http://trace.tennessee.edu/vernacular/vol2/iss1/8>

This Article is brought to you for free and open access by Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. It has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor of Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. For more information, please contact [trace@utk.edu](mailto:trace@utk.edu).

## La Femme Noire Âgée dans la Roman Francophone: entre Mouroir et Miroir

Qu'est-ce que la littérature si ce n'est un témoignage d'une expérience, l'expression d'une subjectivité, une opportunité pour le lecteur de voir le monde à travers les yeux d'autrui ? Dans une société toujours aussi divisée, où les démons d'un passé traumatisant ne cessent de ressurgir, nous avons besoin plus que jamais de la littérature afin de comprendre autrui, de comprendre sa détresse, ses joies et ses peines. Cette recherche étudie trois écrivaines qui donnent une voix à des minorités dont l'expérience a été mise en silence, tout en brouillant les lignes entre auteur, narrateur et personnage principal. Elles s'inspirent de leur propre vie pour mettre en lumière une figure souvent oubliée et négligée par l'Histoire : la femme noire, tout particulièrement la figure de la grand-mère ou de la femme âgée.

Le corpus de cette analyse se compose premièrement du roman *La petite fille du réverbère*, publié en 1998 par l'auteur camerounaise Calixthe Beyala qui raconte son enfance élevée par sa grand-mère, la matriarche de son village, « une femme de résistance qui aimait lutter contre tout » (Beyala 163). Le deuxième roman est *Victoire, les saveurs et les mots*, publié en 2006 par la Guadeloupéenne Maryse Condé qui raconte également l'histoire de sa grand-mère, une source d'inspiration pour elle bien qu'elle ne l'ait jamais elle-même connue. Enfin, la troisième œuvre est *Le livre d'Emma*, publiée en 2004 par Marie-Célie Agnant, dans laquelle l'héroïne éponyme est une femme haïtienne comme l'auteur. Emma se remémore les histoires que lui avaient racontées sa grand-tante Mattie au sujet de leurs aïeules, ces esclaves qui se rebellèrent contre leurs maîtres blancs et transmirent, génération après génération, la mémoire des femmes tuées, violées mais toujours insoumises dans leur esprit de révolte. En revanche, Agnant ne cherche pas à faire un portrait historique du passé d'Haïti ; suivant les codes de l'oralité, la temporalité est floutée.

Comme pour les autres œuvres du corpus, l'objet n'est pas l'Histoire mais plutôt des histoires individuelles de femmes qui ensemble s'inscrivent dans une volonté universelle de justice et de liberté.

Les romans étudiés dans cette recherche sont des « examen[s] de l'extrémité des marges, témoignant de la souffrance des femmes noires exclues de la collectivité » (Gilbert 35). En effet, la femme noire âgée est particulièrement intéressante comme figure littéraire car elle cumule une triple aliénation sociale : celle d'être femme ; celle d'être noir ; et celle de ne plus être en âge d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir voulus. Cette figure est rejetée par la société dominante, mais il lui reste un espoir, une échappatoire : transmettre son expérience et sa sagesse aux générations de femmes plus jeunes afin de les avertir ainsi que de les aider à construire leur propre identité de femme noire. Ce n'est pas en lisant l'Histoire phallogratique et eurocentrique écrite par des blancs qu'une jeune femme noire peut comprendre qui elle est : c'est pour cela que le processus d'identification et de transmission orale entre différentes générations de femmes est fondamental dans les cultures africaines et antillaises. Voilà pourquoi nous pouvons dire que ces femmes d'âge mûr sont entre mouroir et miroir. D'un côté, la société les opprime et les oublie, mais de l'autre, à travers l'oralité et la transmission, elles peuvent se libérer en s'assurant que les générations suivantes ne commettent pas les mêmes erreurs.

Premièrement, qu'est-ce qu'un mouroir ? « Mouroir » fait référence à une institution ou un hospice qui accueille les vieillards et les mourants. Il a une connotation négative de fin de vie dans la souffrance ou l'isolement. « Mouroir » peut aussi avoir le sens figuré d'une « agonie », d'être à l'article de la mort. Ces double-sens s'appliquent tout particulièrement à notre corpus de trois œuvres. Dans *La petite fille du réverbère*, Beyala nous indique que sa grand-mère accoucha au cours de sa vie de dix-sept enfants et en enterra quinze ainsi que son mari (12). D'emblée, nous

voyons que sa vie entière a été un mouiroir. Délaissée par ses deux filles qu'il lui reste, elle trouvera enfin un sens à son existence à travers sa petite-fille née d'un adultère (33) que tout le monde surnomme « Tapoussière ». Tel que se remémore Beyala elle-même : « j'étais la petite fille la plus sale du quartier, mais j'étais [une] princesse. Je ne portais pas de couronne, mais Grand-mère m'en tressait une, invisible à l'œil » (42).

Dans le roman *Victoire*, la grand-mère est une femme illettrée mais une cuisinière hors-pair dans une maison de riches blancs en Guadeloupe (Condé 22). Cette cuisine est peut-être un mouiroir pour Victoire, tout comme son illettrisme, mais malgré cela, sa fille – la mère de Condé – sera la « première fille noire à être admise avec la mention 'Excellence' au concours [d'entrée de son école] » (Condé 135). En retraçant la vie de cette femme, Condé rend hommage à cette grand-mère morte avant sa naissance ; elle remonte ainsi deux générations de femmes courageuses chacune à leur manière et comprend d'où elle vient.

Dans *Le livre d'Emma*, le personnage principal est presque littéralement dans un mouiroir : elle est enfermée dans un institut psychiatrique où elle se laisse mourir après avoir été accusée d'infanticide. Puisqu'Emma refuse de parler français – la langue du colonisateur – les autorités font appel à une interprète, Flore, une jeune femme haïtienne métissée qui va dialoguer avec Emma en créole haïtien et transcrire ses récits. Flore est narratrice dans le roman, elle sert d'alter-égo à l'auteur qui fut également traductrice. Emma trouvera ainsi un miroir, une interlocutrice qui la fera exister en s'imprégnant de ses histoires et de ses combats.

Ces trois œuvres s'achèvent toutes avec la mort de la protagoniste âgée. À chaque fois, la trame narrative mène à un dénouement où ces femmes peuvent enfin mourir en paix et selon leurs propres termes, sachant qu'elles ont passé le flambeau de la libération et de l'espoir à une autre femme noire plus jeune. Dans ces trois romans, la femme âgée ne doit en aucun cas être interprétée

comme une figure d'oubli et de sénilité. Dans l'article « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », Denyse Baillargeon nous rappelle que « la mémoire des personnes âgées [...] n'est pas moins fiable que celle des jeunes adultes, en particulier lorsqu'il s'agit de relater leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse, le vieillissement affectant en premier lieu la mémoire des événements récents » (59). En effet, les femmes de ce corpus ont même l'esprit plus vif et plus acéré que jamais, elles sont des passeuses de mémoires et des passeuses d'armes.

Le terme « miroir » dans cette analyse est également polysémique. Il peut s'agir du processus d'identification entre différentes générations de personnages féminins ou de celui entre auteurs, narrateurs et lecteurs. Condé, Agnant et Beyala font toutes ici de l'écriture-miroir autobiographique ou d'« autofiction », c'est-à-dire inspirée de leurs propres expériences mais laissant libre cours à leur imagination et leurs interprétations du passé pour s'exprimer sans la contrainte de devoir respecter le pacte autobiographique (Ernaux 220). En lisant ces écrivaines, gardons à l'esprit que « le 'je-narrant' de ces romans n'est pas un 'je' singulier mais plutôt un 'je' pluriel » (Sarr 19) qui englobe une expérience féminine commune. Qu'elles soient liées par le sang ou non, ces personnages féminins sont liés par le sang versé lors de toutes les atrocités commises pendant l'époque esclavagiste, coloniale ou même postcoloniale sous la bannière du racisme ou du sexisme. Elles sont liées par une aliénation et une volonté commune de se libérer de l'oppression phallogratique.

Ainsi, nous remarquons que ces femmes et grand-mères sont de manière inhérente entre mouvoir et miroir. Elles sont opprimées et meurtries par une société étouffante, mais grâce à un jeu de miroirs, elles trouvent une échappatoire et parviennent à sortir du mouvoir pour finir leur vie sereinement. À travers la transmission orale et l'expression de leurs talents, ces héroïnes oubliées peuvent enfin sortir des coulisses de l'Histoire et venir sur le devant de la scène là où elles

appartiennent. De par leurs mots, elles ont le pouvoir non seulement d'apaiser les maux du passé mais aussi d'accompagner les générations de demain pour leur assurer un avenir meilleur. C'est en tout cas cette thèse que nous développerons tout au long de cette analyse de ces trois romans francophones.

Cette recherche s'opérera en trois temps. Premièrement, nous verrons en quoi le mouiroir symbolise une aliénation raciale institutionnelle qui perdure depuis l'époque coloniale ; deuxièmement, nous considérerons le mouiroir comme un miroir brisé, c'est-à-dire que les liens familiaux rompus et l'oppression familiale sont une partie intégrante de l'aliénation ; enfin, nous examinerons la sortie du mouiroir grâce à une traversée du miroir : par la transmission et l'éducation, ces femmes peuvent tromper un destin tragique.

## **I. Contexte historique : hégémonies blanches d'hier et d'aujourd'hui**

Symboliquement, le mouiroir est l'environnement même qui entoure ces femmes. Dans les îles caribéennes, la terre est décrite comme une prison, le soleil comme un « geôlier » et la mer comme un « suaire de lin bleu » (Condé 34). Il est dit que Victoire « se méfiait de cette surface bleue [car] nul ne sait ce qu'elle cachait » (Condé 37). Cette crainte de l'océan et la vision du soleil comme un gardien de prison sont toutes deux héritées de l'esclavage. Inconsciemment, le traumatisme de la traite des esclaves reste présent, et ce traumatisme est exprimé par Emma avec révolte : « cette eau, dans son bleu si bleu, cache des siècles de sang vomis des cales des négriers » (Agnant 125). Le bleu est omniprésent dans *Le livre d'Emma*, que ce soit « le bleu du ciel, le bleu de la mer, le bleu des peaux noires » (Agnant 8). En effet, la couleur de peau très foncée du personnage principal, qui accentue son aliénation sociale dans la société québécoise où elle a immigré, est si noire qu'elle est qualifiée de « bleu » en référence à cet océan sanguinaire. Le bleu,

cette couleur froide et opaque, symbolise le traumatisme des esclaves qui, sur les bateaux, étaient encerclés par l'océan et courraient le risque d'être jeté par-dessus bord. En décrivant sa peau noire comme « bleue », Emma internalise cette peur associée à l'océan, créant ainsi une métonymie entre le bleu comme environnement extérieur et comme désespoir intérieur.

Dans le roman, Emma a grandi à Grand-Lagon (30) dans l'Île de la Gonâve, située entre la partie nord et la partie sud d'Haïti. Cette localisation représente l'isolement et la marginalité extrême de la protagoniste, habitant une île dans l'île. Ceci fait écho à sa double aliénation en tant que femme noire, symbolisant donc sa posture d'écrire depuis la marge de la marge. Pour comprendre le traumatisme que sa peau incarne à ses yeux, il faut remonter l'Histoire d'Haïti qui était nommé « Saint-Domingue » sous la domination française. La « Perle des Antilles » était une des colonies les plus prospères des Amériques pour sa production de sucre et de café. Or, la mortalité chez les esclaves due aux conditions de travail atroces et aux maladies était si haute qu'elle ne permettait pas une natalité suffisante sur l'île, créant ainsi un besoin contenu d'esclaves noirs venus d'Afrique. Ceci explique le fait que l'aïeule d'Emma nommée Kilima soit née sur le continent africain et arrivée sur la plantation étant enfant seulement six générations avant la naissance de la protagoniste (142).

Bien qu'aucune date précise ne soit présente dans le roman, nous pouvons retracer la généalogie d'après ce qu'affirme Emma et grâce aux indices contextuels d'Agnant. Sachant que l'indépendance d'Haïti et l'abolition de l'esclavage ont eu lieu en 1804, et partant du principe que la révolte de l'aïeule d'Emma à la fin du livre soit symbolique de la période de la fin de la colonisation, nous pouvons avancer que Kilima serait née vers 1785, et qu'Emma, elle, serait donc née vers 1935 si nous comptons 25 ans en moyenne par génération (la plupart des femmes de sa famille avaient déjà des frères ou sœurs plus âgés). Nous apprenons de plus qu'Emma a été

doctorante en France puis au Québec (104), sûrement vers les années 1970, laissant derrière elle comme beaucoup d'autres haïtiens la dictature des Duvalier de 1957 à 1986. Les dialogues entre Emma et Flore dans le roman se déroulent donc certainement vers la fin du vingtième siècle, le livre étant publié en 2004.

En Guadeloupe, l'esclavage fut aboli plus tard, en 1848 (Pérotin-Dumon 254). Avec l'avènement de la Troisième République en 1870, l'instruction primaire devient gratuite et la fonction publique ouvre certains de ses postes aux personnes de couleur ; pourtant, la discrimination continue de sévir à travers les classes sociales bien qu'elle ne soit pas appuyée par un système législatif de ségrégation tel que c'était le cas aux États-Unis (Pérotin-Dumon 255). C'est dans ce contexte de transition de la fin du dix-neuvième siècle qu'évolue Victoire, un contexte partagé entre de nouvelles opportunités pour les descendants d'esclaves et la persistance d'un racisme ancré dans la société. Maryse Condé, elle, est née en 1937.

Un autre aspect du contexte historique antillais est le fait que le Code Noir français, instauré en 1685, concéda progressivement des droits et privilèges à la classe sociale distincte des mulâtres, lesquels pouvaient ainsi souvent accéder à la liberté, à l'éducation et à la propriété, y compris parfois d'esclaves noires. Ces dynamiques raciales créèrent des divisions complexes au-delà du racisme binaire blanc-contre-noir, et cette hiérarchie sociale continua d'influencer les sociétés postindépendances. Ce contexte historique souligne la distance et la méfiance par exemple entre Flore et Emma au début du roman d'Agnant, même si ces deux femmes pourront recoller les morceaux du miroir brisé au cours de l'histoire. Cette hiérarchie entre personnes de couleur et noirs est également présente chez la guadeloupéenne Condé mais sous différents aspects : « un teint noir assurait la légitimité et, partant, le succès des politiciens auprès des masses. Mais politique n'est pas esthétique. Cette couleur constituait pour la jeune fille un handicap » (45).



Ainsi, bien qu'une peau noire pour un homme puisse être un avantage dans certaines mesures, elle est le plus souvent le premier signe d'un rejet social.

Pour les femmes de ce corpus en particulier, la peau noire est vue comme une malédiction : « Nous sommes condamnées » (Agnant 33), dit Emma à Flore, pessimiste. Emma est une femme révoltée et fataliste. La mémoire collective de l'esclavage et de ses aïeules transmise par sa mère spirituelle, sa grand-tante Mattie, la hante toujours. Sa naissance, également, était traumatique. Emma avait quatre sœurs jumelles, toutes mort-nées. Ce n'est que plus tard que la sage-femme se rendit compte qu'une fille avait survécu (Agnant 59). Sa vie n'a été que combat contre une mort prédestinée, depuis sa venue au monde où elle dut s'« accrocher aux parois de [l']utérus [de sa mère] avec toute la force d'un démon » (Agnant 69). Une fois adulte, elle fait le lien entre cette naissance traumatique et l'expérience de ses ancêtres : « sur les bateaux, déjà, nous étions morts » (Agnant 24). Le bateau, comme la peau, est un mouroir tant littéralement (mourir durant la traversée ou mourir à la naissance) que symboliquement (mener une vie d'esclave réifié et aliéné).

Ce qui est important de comprendre est que le racisme de la période coloniale perdure aujourd'hui sous des formes différentes. Pour appréhender cette transition et les dynamiques raciales du vingtième et vingt et unième siècle, nous devons introduire le concept d'hégémonie. Dans les anciennes colonies françaises, une hégémonie blanche continue d'être opérationnelle de manière institutionnelle. L'hégémonie implique un mode de pensée, une culture, une langue, une religion et des idéaux. Antonio Gramsci, philosophe marxiste italien, explora ce concept d'hégémonie pendant les années 1930. Il définit l'hégémonie comme un système qui n'est globalement plus remis en question car il fait partie intégrante de la structure culturelle et du tissu social (Gramsci 208). Dans une telle société, le pouvoir ne vient pas de la force mais d'un

« consentement spontanée » (Gramsci 12) de la part des masses qui ont intégré et absorbé la structure idéologique de la classe dominante.

Plusieurs décennies plus tard, le sociologue américain Howard Winant réutilisa ce concept d'hégémonie pour l'appliquer aux dynamiques raciales des Amériques. Il conserve le sens d'hégémonie en tant que système politique et s'en sert pour expliquer le fait que le racisme puisse perdurer dans des sociétés modernes à travers des structures de classes que presque personne ne remet en question. En d'autres termes, il affirme que le racisme pourrait continuer d'exister même sans racistes car c'est le tissu social et le fondement sur lequel repose toutes les institutions (Winant 67). De plus, il fait le lien entre la domination durant la période coloniale et l'hégémonie présente aujourd'hui dans le monde postcolonial (Winant 113). Ce lien est bien présent à l'esprit d'Emma ; par exemple, quand elle parle des Bordelais qui ont rejeté sa thèse de doctorat, elle les traite de « sales colons » (Agnant 50) alors que cette partie de l'histoire a eu lieu au vingtième siècle. Cette même expression de « sales colons » (Beyala 28) est répétée par le personnage de Grand-mère chez Beyala lorsqu'elle insulte des voisins noirs qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Dans ce cas, « colon » a perdu son sens de blanc colonisateur, mais la mémoire collective et le traumatisme de la colonisation reste présent dans le langage.

Cependant, le roman de Beyala se déroule au Cameroun, et bien que le pays soit également une ancienne colonie française, les structures raciales sont très différentes par rapport aux Antilles. Le Cameroun a été sous contrôle successif de nombreuses puissances européennes dont les Portugais, les Néerlandais et les Allemands. Après la Première Guerre mondiale, la majeure partie du territoire a été récupérée et contrôlée par la France. Le Cameroun réclama son indépendance au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, mais cette demande fut d'abord refusée et réprimée par les français qui finirent par céder le 1<sup>er</sup> janvier 1960. Une présence militaire et institutionnelle

demeurât forte dans le pays, mais c'est dans un contexte d'euphorie par rapport à l'indépendance (Beyala 53) et de transition politique que Grand-mère élève Calixthe, laquelle confirme dans le roman qu'elle est née en 1961 (34).

Bien que l'aspect militaire ne soit pas mentionné dans le livre, la domination culturelle de l'hégémonie française est bien présente. Par exemple, le personnage de Maître d'École, un homme noir, « avait été envoyé en France pendant six mois, avant de revenir éduquer les Camerounais » (Beyala 44). Les institutions comme l'École restent donc culturellement influencées par la France. De plus, la blancheur de peau comme standard de beauté reste idéalisée. Ceci est visible à travers une des femmes noires du village qui revêt des perruques blondes et affirme : « J'ai raté plus de mille occasions de me marier avec un vrai blanc » (Beyala 59). Cependant, contrairement aux Antilles, il n'est pas question dans ce roman de différentes couleurs de peau parmi les femmes noires ; la distinction est davantage binaire au Cameroun car historiquement, le métissage n'était pas aussi courant que dans l'espace caribéen.

En tout cas, l'époque esclavagiste fait bel et bien écho à la période postcoloniale dans ces trois œuvres. La domination et la violence des colons s'est transformée en hégémonie patriarcale blanche, et celle-ci continue de dicter le mode de vie des personnages du corpus. Cette malédiction de la peau se transmet de génération en génération tandis que la société aliène et rejette comme elle l'a toujours fait sous différentes formes depuis des siècles. Lorsqu'Emma se remémore les leçons de sa grand-tante Mattie, le lecteur comprend mieux comment elle en est arrivée où elle est, dans l'hôpital psychiatrique, accusée d'infanticide. Cette mère spirituelle lui avait dit :

[...] la souffrance qui nous habite pour ce que nous sommes, cette souffrance que nous devons vivre parce que le monde nous pousse dans la marge jusqu'à nous faire haïr notre propre chair [...]. Il n'est pas étonnant qu'au bout de ce tunnel nous guette la démence, et c'est alors que nous détruisons notre propre chair [...]. Vivre dans une peau de Nègresse, c'est vivre en permanence dans une nuit sans étoiles, disait Mattie. Une nuit dense qui nous pèse tel un faix. Voilà pourquoi nous voulons nous en défaire, nous éloigner d'elle sans regarder en arrière. Nous voulons fuir notre peau de Nègresse, comme on fuit la nuit et ses démons. (Agnant 121)

Ce passage est fondamental pour comprendre le personnage d'Emma et ses actes. L'histoire fait allusion au fait qu'Emma aurait tué sa fille alors qu'elle n'était qu'un nourrisson. C'est pour cette raison que cette Médée des temps modernes (figure de la mythologie grecque connue pour s'être vengé de la trahison de son mari Jason en tuant leurs enfants) se fait interroger dans un hôpital psychiatrique. Les circonstances demeurent vagues, mais à travers les analepses et les références au temps de l'esclavage, le lecteur interprète ce qui aurait pu arriver. Emma depuis son enfance s'est sentie aliénée et prisonnière de sa propre vie, tant par sa propre mère qui la dénigrait que par la société. De ce fait, elle en devient cynique et aurait pu répéter un geste désespéré que ses aïeules avaient tenté de commettre, celui de tuer leur enfant pour lui éviter une vie d'esclave. Mattie elle-même en avait fait la prophétie alors qu'Emma n'était qu'une adolescente : « Comme dans un songe très ancien, tu répéteras les gestes des femmes du clan. Ces gestes qu'elles faisaient pour mettre leurs enfants à l'abri des garrots qui les étouffaient dans leurs cales des négriers et dans les champs de canne » (Agnant 152). Ainsi, l'infanticide est expliqué avec la logique que la société d'aujourd'hui serait toujours autant un mouroir que la société esclavagiste l'était. Poussé plus loin, cet état d'esprit mène non seulement à cet acte, mais aussi au suicide d'Emma qui se jette dans l'océan à la fin du texte et reprend « la route des grands bateaux » (Agnant 177) après avoir transmis à Flore tout ce qu'elle pouvait transmettre. Cet élan de suicide est un instinct d'autodestruction à cause d'une haine de soi. De même, Victoire chez Condé considère également « se jeter à la mer » (131) lorsqu'elle prend le bateau de retour en Guadeloupe. Le suicide comme échappatoire potentielle est une preuve que la société est bel et bien un mouroir pour ces femmes.

Les échanges entre plusieurs femmes noires peuvent être salvateurs, mais ils peuvent aussi être source de conflits. Les interactions de femmes aux teints de peau différents, par exemple, créent parfois des rejets et du mépris. Flore, qui est métissée et interprète, est tiraillée entre le

docteur blanc pour lequel elle travaille et sa patiente, Emma, qui lui ouvre les yeux sur ses propres origines. Flore dit :

Je me sens prise au piège, et je dois m'avouer que je ne connais pas les vraies réponses, puisque je ne me suis jamais posé les vraies questions . . . [J]e dois en convenir, [...] j'ai la couleur de peau rêvée, juste à point, ni trop pâle ni trop foncée. (Agnant 39)

Grâce aux récits de la protagoniste, Flore sera capable de traverser le miroir et voir son reflet en Emma malgré sa « peau bleue ». Emma, elle, n'eut pas cette chance avec sa propre mère dont le teint était plus clair. C'est le cas également entre Victoire et sa propre fille, Jeanne, dans le roman de Condé. La fille de Victoire, beaucoup plus foncée de peau que sa mère, ressentira tout au long de son enfance un détachement par rapport à elle. En effet, Victoire est décrite dans le livre comme une « mulâtresse » (Condé 166). En plus de cela, Jeanne exprime un profond mépris pour le fait que sa mère soit si proche amicalement et sexuellement des hommes blancs pour qui elle cuisine (Condé 161).

Ainsi, dans différentes sphères sociales, les femmes à peau « bleue » se sentent prises au piège, ce qui mène à des rancœurs et des révoltes. L'aliénation familiale s'apparente donc à un miroir brisé, à des relations mère-fille corrompues par des sociétés caribéennes qui mettent sur un piédestal la pâleur de peau. Agnant, lors d'un entretien, confirma ce phénomène :

Aux Antilles, on parle de '*pochapé*'. C'est la 'peau échappé', la peau qui est sauvée de la malédiction, qui est plus claire. [...] Ce sont des structures coloniales qui continuent à nous peser. Une malédiction venue des bateaux négriers. On n'est pas encore sortis de tout ça. (Tervonen 217)

L'emploi du concept d'hégémonie pour expliquer l'influence du système coloniale sur les sociétés contemporaines est donc bien justifié.

Bien que les dynamiques raciales en Afrique subsaharienne soient différentes, une aliénation mère-fille et femme-société commune aux trois œuvres est le niveau d'éducation. Les décalages d'éducation entre différentes générations de femmes sont une cause commune de tension au sein des familles. Par exemple, l'école dans *La petite fille du réverbère* est vue comme un

système dont le but est de créer des « réplique[s] exacte[s] de nos ancêtres les Gaulois » (Beyala 44). Ici, nous remarquons une méfiance d'une société qui impose ses idéaux à travers l'éducation, et qui mène potentiellement à un déracinement culturel. De plus, la société peut être un mouvoir pour les femmes noires ou leurs filles éduquées qui sont vues comme dangereuses aux yeux des hommes des classes supérieures qui souhaitent maintenir leurs propres privilèges et la structure sociale patriarcale. Jeanne, la fille de Victoire, se voit prise au piège professionnellement une fois adulte dans son village natal car, « noire et instruite, elle était automatiquement suspecte » (Condé 229). Ceci peut s'expliquer également par une certaine jalousie qui existait parmi les classes inférieures des zones rurales envers ceux – et en particulier celles – qui cherchaient la mobilité sociale à travers l'éducation. Par exemple, Victoire, elle, est illettrée mais appréciée en société pour ses talents de cuisinière : « [elle] servait des délices de son invention . . . [et] on l'accablait de louages avec des airs qui voulaient dire qu'elle, au moins, avait su rester à sa place. Pas comme certaines. Jeanne n'arrêtait pas de se demander si elle ne devait pas faire un esclandre, se lever debout, prendre la porte » (Condé 151). Ceci creuse d'autant plus la fracture entre mère et fille en termes de statut et de perception sociale. Un tel mépris contre Jeanne est par ailleurs le symptôme d'une hégémonie patriarcale qui souhaite emprisonner les femmes dans des rôles préétablis.

La situation est similaire pour Emma ; sa soif d'études et de connaissance comme instrument pour rétablir une justice historique la poussa à écrire non pas une mais deux thèses de doctorat sur les femmes pendant l'esclavage, qui furent toutes deux refusées par des universités à Bordeaux et Montréal (Agnant 104). Ainsi, nous voyons que l'aliénation et le rejet que subissent ces femmes est multiple. Même l'éducation, selon la sphère sociale, peut devenir un mouvoir qui enferme les femmes, les exclut ou les déracine de leurs origines.

## **II. La sphère familiale et privée : le mouvoir comme miroir brisé**

Pour les femmes de ce corpus, leur peau tout comme leur intelligence peuvent les mener à être prisonnières d'un mouvoir social. Dans certains cas, même la propre matrice reproductrice de la femme noire devient un mouvoir, pour la mère ou pour l'enfant. Cette mort peut avoir un sens littéral ou un sens symbolique d'aliénation. C'est ce double-sens qu'avait sûrement en tête Maryse Condé lorsqu'elle parle dans son roman des « nègres opprimés, illettrés, tout juste sortis de la matrice de l'esclavage » (50). « Matrice » a le sens de « moule », de « structure », de système englobant et régissant la vie des personnes qui en font partie. Or, « matrice » à l'origine a également le sens d'« utérus ». La coïncidence est-elle fortuite ? Sûrement pas.

Le système colonial esclavagiste comme nous l'avons vu continue d'être prééminent de manière implicite dans la structure de la société. Cette structure de classes et de races est également une matrice qui enchaîne les femmes à des dogmes archaïques, ce qui est le cas dans chacun des trois romans et dans chacun des trois espaces géographiques. Condé va plus loin dans son analogie, et Victoire est décrite comme un « déchet de matrice » (43) qui avait été recueillie et élevée par sa propre grand-mère après que la mère de Victoire mourut en accouchant. Ici, la finesse de la polysémie est mise en relief. Premièrement, Victoire est perçue comme un « déchet de matrice » puisqu'elle est née en marge de la société. Sa mère, à peine sortie de l'enfance, n'avait vécu qu'une vie brève de souffrance et de pénurie. La matrice est un mouvoir dans le sens que la société de l'époque ne laissait pas de chance aux jeunes filles de s'épanouir et de transcender leur situation. Deuxièmement, la matrice est aussi un mouvoir car, littéralement, l'utérus censé donner la vie tue parfois la mère, l'enfant, ou les deux. Victoire naît dans la tourmente et échappe de peu à la mort ; elle s'extirpe littéralement d'un premier mouvoir qui faillit la tuer comme il tua sa mère, ce

qui laisse des traces sur elle : « On aurait cru que sa joie de vivre était enterrée avec sa maman » (Condé 24).

L'absence du père, en outre, laisse des marques psychologiques. Victoire naît d'un père blanc inconnu, ayant ainsi la peau claire et les cheveux lisses. À cause de cela, elle est d'autant plus réifiée et rejetée. Elle est décrite comme un « objet », comme une « créature » (Condé 21). La situation est différente chez Agnant, mais le résultat est le même : la mère d'Emma est décrite comme une femme très belle à la « pochapé », mais Emma naît d'un père noir inconnu et sera très foncée comme lui. L'histoire d'Emma comme celle de Victoire a donc, dès le départ, et pour différents motifs, une note de fatalité et de tragédie à cause de l'exclusion familiale. Elles sont des preuves en chair et en os des relations extra-maritales de leur mère. En comparant ces deux œuvres, nous voyons que la tragédie de la couleur de peau n'est pas tant d'être trop clair ou trop foncé, mais en réalité d'être trop différent de la mère, trop différent de l'entourage familial à qui, tel un miroir, nous sommes censés nous identifier.

Le thème de la tragédie et de la fatalité dès la naissance va plus loin, car n'oublions pas que du temps de l'esclavage, le statut d'esclave était transmis par la mère. Même une fois l'esclavage aboli, la détresse sociale des mères enceintes trop jeunes et des pères absents assure la pérennité de cette apparente fatalité, de ce mouroir dont il est difficile de sortir. Au lieu de naître libres et égales au sein d'un foyer ou dans une maternité, les femmes noires de ces romans naissent dans un mouroir symbolique. Cette mort métaphorique de ces femmes, c'est aussi qu'elles sont privées d'enfance et d'adolescence. À peine en âge de faire des enfants, elles entrent dans un monde d'adultes, de responsabilités et de souffrance à cause d'une sexualité violente et pleine d'ignorance pour les jeunes filles. C'est sûrement pour cette raison que l'enfance est idéalisée rétrospectivement comme un paradis perdu (Condé 25).



Au sens plus large, la sexualité et le corps entier de la femme peut être interprété comme un mouroir alors que, paradoxalement, il est source de vie. Le « corps d'ébène » d'Emma, par exemple, est décrit comme un « objet de convoitise et de répulsion, de désir et de haine réunis » (Agnant 122). C'est pour cette raison que la vie sexuelle de ces femmes est perçue comme un tabou ou un pêché. Lorsque la fille de Grand-mère dans le roman de Beyala devient la risée du village pour avoir eu des relations extra-maritales, Grand-mère la défend envers et contre tous, et tente de désamorcer les rumeurs. Elle dit : « Personne n'avait compris que faire l'amour est presque toujours l'expression d'un désespoir » (Beyala 32). En effet, les femmes ne choisissent pas de se murer dans un mouroir, dans une situation d'instabilité et de tourment. Dans ces romans, c'est la société qui les y pousse et qui les châtie à la fois.

La sexualité de ces femmes noires est toujours un monde où la violence est monnaie courante, où les femmes portent les cicatrices physiques et psychologiques des viols par les maîtres blancs durant la période de l'esclavage, héritées de mères en filles tels des démons qu'on ne peut exorciser car ils sont littéralement visibles sur la peau. Par exemple, une des aïeules d'Emma, d'après les récits de Mattie, fut violée alors qu'elle n'avait que douze ans et mourut ensuite en accouchant de deux jumeaux qui la dévorèrent de l'intérieur (Agnant 159-160). La filiation perpétue cette malédiction, et ces démons poussent Emma, des siècles plus tard, à se rebeller contre tout ce qui l'aliène et la hante, y compris sa propre chair et son propre sang. Marie-Célie Agnant explique elle-même l'infanticide de sa protagoniste lors d'un entretien :

Pour Emma, transmettre par le sang revient à transmettre une malédiction et elle veut rompre avec cette malédiction. Elle ne veut pas détruire mais construire, et elle choisit de le faire par la parole. Pour moi, c'était aussi une manière de rappeler le passé, ces femmes qui mettaient fin à des grossesses pour éviter que leurs enfants soient victimes de l'esclavage. (Tervonen 216)

Ainsi, Emma choisit de transmettre par la parole, en éduquant Flore sur sa propre identité plutôt que de donner la vie à une nouvelle femme noire qui sera inéluctablement aliénée. Malgré cette

dimension tragique de l'œuvre, des aspects positifs restent présents dans ces romans. Par exemple, la souffrance est certes quelque chose qui se transmet de mère en fille, mais avec cela vient de pair une « faculté de souffrir » (Condé 17) et donc une force de caractère, une résistance face aux épreuves de la vie. En retraçant la vie de sa grand-mère, Condé hérite de ce caractère et exorcise les démons du passé. Sublimier la souffrance à travers l'écriture, voilà une solution pour transformer la haine en beauté, pour recoller les morceaux du miroir brisé et sortir du mouiroir.

### **III. Traverser le miroir et échapper au mouiroir**

Transmettre pour ne pas oublier, c'est transmettre pour survivre. C'est le rôle de ces figures de grand-mères, qui élèvent à elles seules une fille spirituelle, une petite-fille, une petite-nièce, ou une jeune femme perdue dans sa vie. Entre les miroirs et les murs de leur mouiroir, c'est dans le boudoir que ces femmes partagent et trouvent leur salut : coiffer la fille est un moment opportun où la femme peut lui déléguer tout son savoir. Ce rituel important pour ces femmes noires notamment est l'occasion de parler des choses de la vie dans un contexte plus intime. C'était le cas, par exemple, pour la propre grand-mère de Victoire : « Tout en promenant le peigne sur sa tête, elle la mettait en garde contre les hommes. [...] Elle lui contait leur scélérateuse insondable. Leur traîtrise irrépressible. Leur irresponsabilité foncière. » (Condé 41) Au Cameroun, avec *La petite fille du réverbère*, la grand-mère de même façon l'éducation de la fille comme bon lui semble, au point que cette dernière « [se] promi[t] d'éviter ces amours qui rendent imbécile » (Beyala 86).

Pour Emma, c'est sa grand-tante Mattie qui jouait le rôle de coiffeuse et de conteuse. En plus de la mettre en garde au sujet des hommes, elle profitait de ces longues soirées à défaire et refaire les tresses d'Emma pour lui narrer l'histoire de ses aïeules, pour transmettre la mémoire de

la famille. Mattie tresse les cheveux de sa petite-nièce et tresse également des liens entre le passé et le présent. Son but est de préparer Emma à la souffrance et le risque d'aliénation qui l'attendent au cours de sa vie : « On peut emprisonner ton corps, petite, me dit-elle en tirant sur mes tresses comme sur la bride d'un cheval, mais promets-moi que ton âme sera toujours libre comme un oiseau. [...] Trop de femmes ne savent pas qu'elles ont une âme » (Agnant 145). Ici, malgré le côté superficiel du moment, il s'agit en fait d'une occasion unique d'enseigner des leçons de vie capitales afin de mieux se comprendre et de mieux comprendre le monde qui entoure ces femmes. Cette transmission est fondamentale car :

[n]e pas connaître ses origines est une forme de non-vie, de zombification. Résistant au silence, Emma retrouvera non seulement l'histoire de sa grand-mère mais, grâce à sa grand-tante, elle remontera l'histoire des femmes de sa lignée jusqu'à l'aïeule africaine qui fit la traversée dans les cales. C'est par le biais de cette transmission orale féminine qu'Emma commence à se sentir vivre car, comme l'indique sa parente, 'qu'y a-t-il de pire qu'un corps de femme sans mémoire, Emma ?'. (Brière 174)

Ainsi, grâce à une perspective historique et une perspective de soi, ces jeunes femmes peuvent être conscientes du mouvoir qui les attend dans la société où elles évoluent. Comprendre la situation est la première étape pour pouvoir agir en conséquence et pour pouvoir s'en sortir. À son tour, Emma transmettra à Flore, une femme dans le déni qui, grâce à sa peau claire et son travail d'interprète, se croit à l'abri de l'oppression et de l'aliénation qu'Emma subit. Pourtant, au terme des échanges et des transmissions entre la patiente et la traductrice, Flore se rend compte à quel point Emma la transforme et lui ouvre les yeux : « Emma me projette dans un océan opaque de l'identité niée. Avec elle, j'ai entrepris un long et pénible voyage dans la cale d'un navire, dans l'enfer des plantations » (Agnant 71).

Traverser le miroir peut avoir plusieurs sens. Un de ces sens est dépasser et transcender les divisions entre femmes noires selon leur teint de peau plus ou moins foncé. Flore elle-même se rend compte de ceci : « il y un voile tendu sur la vie des Nègresses, celles à la peau bleue tout

comme celles à la peau ‘placée à l’envers’, ainsi qu’Emma me qualifie. Quelque chose me dit qu’en écoutant Emma, je pourrai contribuer à déchirer ce voile » (Agnant 43). Ici, le double sens est intéressant. Premièrement, ces dialogues intergénérationnels entre Emma et Flore permettent de déchirer le voile qui les divise, le voile qui sépare métaphoriquement les femmes de différentes couleurs de peau et de différentes classes sociales, et les rend aveugle à la condition et l’expérience de leurs semblables. Or, il y a un deuxième sens à cette phrase : ce voile est « sur » toutes les femmes noires, il les recouvre sans distinction tel un suaire ; c’est le voile qui représente la société en tant que mouvoir pour toutes les femmes noires, qu’elles en soient conscientes comme Emma ou dans le déni comme Flore au début du roman.

À travers toutes les transmissions du texte, le but est toujours de recoller les morceaux des miroirs brisés et de faire en sorte que les femmes se rendent compte qu’elles font partie d’un destin collectif, d’une oppression et d’une quête commune. Même dans la sphère familiale où, comme nous l’avons vu, les divisions à cause de la peau sont nombreuses, la fille de Victoire finit par se rendre compte qu’elle et sa mère sont au fond les mêmes. Leur peau, leur niveau d’éducation et leur rang social les séparent, mais intérieurement elles ressentent les mêmes émotions : « sous des apparences si dissemblables, Victoire et Jeanne étaient identiques. Telle mère, telle fille. Des écorchées vives que l’alentour effrayait » (Condé 184). Traverser le miroir, c’est regarder au fond des yeux d’autrui et y voir son propre reflet. Traverser le miroir, c’est construire des ponts par-delà les murs qui divisent ces femmes.

Vaincre le mouvoir, c’est aussi tisser des liens et tresser des histoires malgré la mort. Garder en vie la mémoire du passé, ressusciter les héroïnes et les martyres à travers des épopées familiales, voilà tout le pouvoir de la transmission orale. Chacun meurt deux fois : lorsque la vie s’achève, et lorsque le monde nous oublie. En combattant l’oubli, les femmes combattent la mort que la société

et que l'Histoire eurocentrique et phallogcentrique impose aux femmes noires. Sortir du mouvoir pour la figure de grand-mère, c'est servir de pivot entre sa petite-fille et ses propres grand-mères. Dans le roman de Beyala, Tapoussière dit : « Grand-mère me racontait des histoires, des légendes, certes, mais si vivantes qu'elles vibraient dans mes veines et s'emmêlaient dans mes pensées. Je voyais les esprits courir et les morts danser sur les toits » (Beyala 41). Pour ces femmes âgées, transmettre n'est pas qu'une question de raviver la mémoire familiale, c'est aussi s'assurer qu'elles-mêmes survivront à leur tour à travers leurs filles. Elles se doivent de rester en vie et de rester présentes dans leur mémoire pour les aider à combattre l'hégémonie blanche qui les opprime. La grand-tante d'Emma lui avait fait part de cette responsabilité : « nous, les Négresses, lorsque nous mourons, nous ne pouvons nous en aller pour toujours. Nous n'en avons pas le droit, disait-elle, puisque celles qui restent ont encore besoin de nous » (Agnant 138).

Même si en apparence tout semble opposer certaines femmes, Condé se rend vite compte qu'il y a davantage que le sang qui l'unit à sa mère et sa grand-mère. La seule différence est qu'elles expriment leurs émotions de différentes façons. Victoire s'exprime en cuisinant et en faisant le bonheur de son entourage ; Jeanne s'exprime et s'épanouit à travers son rôle d'institutrice ; et Maryse Condé, elle, s'exprime avec sa plume. Au fond, ces trois gestes sont identiques : ils représentent tous une tentative de sortir du mouvoir.

La cuisine pour Victoire est l'occasion pour elle d'exprimer sa créativité. À première vue, la cuisine pourrait être un mouvoir dans lequel les femmes, depuis la période de l'esclavage, sont « confinées entre quatre murs » (Condé 172) et contraintes à travailler pour les blancs. Or, cette biographie sur Victoire est une déclaration d'amour à cette femme qui était « absorbée devant son *potajé* tel l'écrivain devant son ordinateur » (Condé 85). Malgré l'aspect clos des murs de la cuisine, préparer le repas est dans ce roman une manière de sortir de soi, de transcender sa

condition, de jouer des épices comme les écrivains et les poètes jouent des mots. Pour Victoire, cuisiner « était sa manière d'exprimer un moi constamment refoulé, prisonnier de son analphabétisme, de sa bâtardise, de son sexe, de toute sa condition asservie. Quand elle inventait des assaisonnements, ou mariait des goûts, sa personnalité se libérait, s'épanouissait. [...] Alors, elle dominait le monde. Pour un temps, elle devenait Dieu. Là aussi, comme un écrivain » (Condé 100). Depuis le début de cette analyse, « être dans un mouiroir » a eu le sens de ne pas pouvoir exister, et n'oublions pas qu' « exister », dans son sens étymologique grec (« *ex-iste* ») signifie « sortir de soi ». Puisque le corps de la femme est un mouiroir, exister dans ce sens est donc bel et bien sortir du mouiroir. Que ce soit pour la cuisinière, la musicienne, la conteuse ou l'écrivaine, le meilleur moyen de se sentir exister est de créer, et Maryse Condé confirme dans un entretien que cuisiner est en effet pour elle « un lieu de créativité » (Poinsot et Treiber 187).

Les personnages de ces romans naissent avec une prédestinée tragique, mais dont il est possible d'échapper. Victoire est épanouie grâce à la cuisine, mais sa vraie fierté est sa fille, laquelle put se transcender grâce à l'éducation. Victoire « jura à sa fille [...] que jamais personne ne [pourrait] la piétiner comme on la piétinait, [que] l'instruction [...] serait l'instrument de son émancipation. Sa fille serait instruite. Elle se sacrifierait pour cela » (Condé 70). Le vrai salut de ces figures de grand-mères qui souffrent de leur manque d'éducation, leur vraie échappatoire, c'est le miroir : transmettre à leur progéniture et réaliser leurs rêves à travers elles. Mattie également l'avait déjà compris ; elle avait dit à Emma : « Aujourd'hui, on peut tromper le destin avec l'instruction ; de mon temps, même ça, on ne pouvait pas. » (Agnant 142). L'éducation comme instrument pour sortir d'une condition aliénante n'était pas une possibilité pour la plupart de ces personnages durant leur jeunesse, c'est pour cela qu'elles trouvent leur satisfaction à travers leur petite-fille ou petite-nièce.

La situation est différente dans le roman de Beyala : Tapoussière fut élue par son enseignant pour représenter l'éducation nationale du Cameroun (Beyala 47), or, la vision que le professeur a d'elle vient se confronter avec les plans qu'avait Grand-mère pour sa petite fille. Pour Grand-mère, tout le monde naît avec un destin prédéterminé auquel on ne peut échapper ; mais pour Maître d'Ecole, le destin, « il faut le créer » (Beyala 91). Pour lui, si Tapoussière avait une destinée, ce serait d'« illuminer, grâce à [son] certificat d'études, les nefs des cathédrales savantes » (Beyala 168). En grandissant, la petite fille devient réputée pour ses connaissances et les villageois, avec admiration, l'appellent « Sa majesté » (Beyala 93).

En ce sens, la vision qu'avait le professeur et la vision de Grand-mère se rejoignent, car pour la matriarche, le destin de la petite depuis sa naissance est de rebâtir et reconquérir « le grand royaume d'Assanga » (Beyala 57), un royaume mythique où Grand-mère aurait grandi et où elle aurait été reine. Ceci fait partie de toute une mythologie familiale qu'elle transmet à sa petite-fille durant son enfance, lui inculquant l'idée qu'elle est née princesse de droit. Or, nous nous rendons compte à la fin du livre que ce royaume n'était qu'une métaphore pour toute la fierté, la dignité, la force d'esprit et l'attachement aux traditions que Grand-mère possédait. Elle avait prédit que sa petite-fille serait née pour reconstruire son royaume déchu, et cette prophétie s'accomplit au fur et à mesure qu'elle façonne l'enfant et l'instruit pour qu'elle accomplisse ce rôle.

L'éducation familiale et l'éducation à l'école sont en fait complémentaires, chacun amenant à leur manière la jeune fille vers sa vraie destinée : celle de devenir une femme forte, indépendante et brillante qui puisse trouver sa voie hors de tous les pièges et les mouvoirs que la société édifie sur son chemin. Calixthe était bel et bien une princesse en puissance, et son couronnement sera sa réussite scolaire. Grand-mère considérait ce but à atteindre avec une vision déterministe tandis que Maître d'Ecole, lui, avait une vision existentialiste ; mais au fond, ce qui

compte est que le résultat soit le même. À travers ce message d'espoir, le lecteur se rend compte que le destin n'est pas forcément tragique ; au contraire, il peut être un chemin de sortie du mouvoir. Dans tous les cas, une chose est claire : aucune voie n'est préétablie, ce sont à ces femmes de tracer leur propre chemin et de construire leur propre cathédrale de savoir. Grâce à elle, elles peuvent s'élever hors des murs oppressants du mouvoir et briller sur leur entourage tel un phare de connaissance. Voilà ce que sont ces femmes : des forteresses, des sources infinies de lumière et d'espoir.

## **Conclusion**

À travers ces trois œuvres, l'atmosphère peut parfois sembler cynique et pessimiste, mais le pouvoir de la transmission y est toujours présent. Génération après génération, le travail de mémoire continue car le mouvoir que construit la société autour des femmes noires existe toujours autant. Les meilleurs outils de résistance contre cette hégémonie phallocratique et eurocentrique sont l'impact et la beauté des mots de ces femmes, tant oraux pour les figures de grand-mère qu'écrits pour leurs petites-filles qui écriront des livres à leur tour pour illuminer les chemins qu'arpenteront de jeunes lectrices. Pour la fille de Victoire, enseigner est « plus qu'une mission. C'était un sacerdoce » (Condé 202). Narrer des histoires et enseigner sont l'essence même de ces relations en miroir. L'enseignement est une opportunité d'élever et d'illuminer la vie et l'esprit de jeunes étudiantes pour les guider, à leur tour, vers la sortie du mouvoir. Cuisiner, écrire, enseigner ou raconter des histoires sont différentes formes d'expression qui permettent à la femme âgée de donner de sa personne et de se rattacher à une expérience collective. Comme le confie Agnant elle-même dans un entretien : « J'écris pour dire mon existence et l'existence d'autres femmes » (Jurney 391).



Qu'elle s'opère à travers une transmission écrite ou orale, « la mémoire collective peut constituer une extraordinaire force de résistance contre la dégradation que l'entourage s'emploie à imposer à une minorité » (Raphaël 134), ainsi que contre les « silences historiques » (Gilbert 90) face aux atrocités commises envers les femmes noires, hier comme aujourd'hui. Ainsi, le miroir (symbole de transmission) est bel et bien l'échappatoire nécessaire pour sortir du mouvoir (symbole d'aliénation). La couleur de peau, le corps hyper-sexualisé ou le manque d'éducation sont tous des facteurs qui peuvent aliéner ou diviser les femmes noires, tant dans la sphère familiale que dans la sphère sociétale. Or, grâce à l'instruction, l'enseignement et la transmission, ces femmes, ces guerrières qui portent les cicatrices de leur vie et de celle de leurs aïeules, peuvent traverser le miroir, prendre les lectrices et les jeunes femmes par la main, et les mener vers un avenir meilleur où elles prendront à leur tour les rênes de leur destinée.

## **ŒUVRES CITÉES**

### **Sources primaires :**

Agnant, Marie-Célie. *Le Livre d'Emma*. Montréal : Vents d'Ailleurs, 2004. Imprimé.

Beyala, Calixthe. *La petite fille du réverbère*. Paris : Éditions Albin Michel S.A., 1998. Imprimé.

Condé, Maryse. *Victoire : les saveurs et les mots*. Paris : Mercure de France, 2006. Imprimé.

### **Sources secondaires :**

Baillargeon, Denyse. « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre. » *Recherches féministes*, vol. 6, n° 1 (1993) : 53-68. Université Laval.  
<http://id.erudit.org/iderudit/057724ar>. 3 avr. 2016.

Brière, Eloise A. « Ventriloquie et esclavage : du mutisme à la violence chez Marie-Célie Agnant et Fabienne Kanor ». *Rebelle et criminelles chez les écrivaines d'expression française*. Amsterdam / New York : Rodopi, 2013. 165-182. Imprimé.

- Ernaux, Annie. « Vers un je transpersonnel. » *Autofictions & Cie*, Colloque de Nanterre, dir. Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune, RITM, vol. 6 (1992) : 220. Imprimé.
- Gilbert, Catherine. *Le roman comme témoignage : l'œuvre de Marie-Célie Agnant*. Ottawa : Published Heritage Branch, 2008. Imprimé.
- Gramsci, Antonio, Hoare, Quitin et Nowell-Smith, Geoffrey. *Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci*. New York : R. International Publishers, 1972. Imprimé.
- Jurney, Florence Ramond. « Entretien avec Marie-Célie Agnant. » *The French Review*, vol. 79.2 (2005) : 384-394. Imprimé.
- Pérotin-Dumon, Anne. « Compte rendu : Fallope (Josette) : Esclaves et citoyens : les Noirs à la Guadeloupe au XIXe siècle dans les processus de résistance et d'intégration (1802-1910) » *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 81, n° 303, 1994 : 254-255.  
[http://www.persee.fr/doc/outre\\_0300-9513\\_1994\\_num\\_81\\_303\\_3220\\_t1\\_0254\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1994_num_81_303_3220_t1_0254_0000_2). 3 avr. 2017.
- Poinsot, Marie et Nicolas Treiber. « Entretien avec Maryse Condé. A l'occasion de la parution de son dernier roman, *La Vie sans fards*. » *Hommes & Migrations*, n° 1301, janvier (2013) : 182-188. <http://www.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2013-1-page-182.htm>. 3 avr. 2016.
- Raphaël, Freddy. « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale. » *Annales. Histories, Sciences Sociales*, 35e Année, n° 1 (1980) : 127-145. EHESS.  
<http://jstor.org/stable/27581008>. 3 avr. 2016.
- Sarr, Awa Coumba. « Du féminisme de Calixthe Beyala. » Thèse de maîtrise. Université Gaston Berger de Saint Louis (Senegal), 2000. Imprimé.
- Tervonen, Taina. « Transmettre par la parole, pas par le sang », Entretien avec Marie-Célie Agnant, *Africultures*, vol. 62, janvier-mars (2005) : 215-218. Imprimé.
- Winant, Howard. *The New Politics of Race : Globalism, Difference, Justice*. Minneapolis (Minnesota) : University of Minnesota Press, 2004. Imprimé.